

Mahili

Sous les cendres du sacrifice

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-227-0903-3

© Charlotte Deghilage

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Chapitre 1

L'équinoxe d'automne venait de se produire, et la nature, déjà, se dépouillait. La saison chaude s'achevait, et le mois de Cantlos arrivait à grands pas, annonçant le retour des nuits sombres et des journées courtes. Au sein de sa civilisation celtique, Léana savait que cette période était importante. C'était le temps des chants et elle aimait les bardes et poètes en tout genre qui rêvassaient encore quelquefois, bravant la fraîcheur, sur la place du village.

La jeune fille s'avança dans le champ dont les épis coupés tapissaient le sol. Une partie de l'étendue blonde restait pourtant intacte, là où les faux des villageois ne s'étaient pas encore abattues, et c'était celle que Léana parcourait, effleurant le blé de ses paumes. Les corbeaux planaient au-dessus de sa tête, développant leurs grandes ailes sous ce ciel gris, bleuté par l'aube. Même les

épouvantails semblaient encore endormis. Ils avaient l'air inoffensif, comme ça. Leurs cheveux blonds de blé s'agitant avec raideur au gré du vent, et leurs yeux boutonneux s'accrochaient solidement à leur tête en toile de jute rembourrée de foin. Leurs sourires ne s'effaçaient pas durant la nuit, contrairement à ceux de la plupart des habitants du village de Léana. Il devait y avoir, au total, au moins une centaine d'épouvantails dans les champs qui appartenaient au village, mais tous ne servaient plus. Certains, trop vieux ou trop abîmés, étaient entassés dans un coin de l'un des champs, près d'un bosquet d'arbre. Léana ne les avait jamais découverts, mais certains villageois appelaient cet endroit le « cimetière des épouvantails ». Et chaque année, un nouvel homme de paille voyait le jour.

Tout le monde dormait à cette heure-ci. Tout le monde, à part elle. L'appel irrésistible des collines dorées ne pouvait pas attendre. Il fallait, chaque matin, qu'elle s'y rende, coûte que coûte. Ce n'était pas forcément un choix judicieux, en raison des dangers et animaux qui pouvaient errer ici au même moment qu'elle, mais elle avait déjà essayé d'y résister, et rien n'y faisait.

Elle aimait trop sentir l'odeur fraîche de la rosée et de la brume, qui enfilait des perles de cristal sur ses boucles blondes, pour s'en passer. Et puis, pour avoir les joues bien roses et les taches de rousseur jolies, elle était persuadée que ce rituel était un très bon remède. Les couleurs que prenait la nature au contact de la main de feu de l'automne étaient, de plus, magnifiques. Tous les ans, elle attendait cette saison avec impatience.

Elle posa négligemment son pied parmi le blé qui dépassait ses hanches, et observa encore autour d'elle, prenant une profonde inspiration. Il ne fallait pas qu'elle traîne, cependant. Bientôt, sa mère allait se réveiller pour commencer son ouvrage, et Léana ne tenait pas à ce qu'elle remarque son absence. Elle était tisseuse, et s'occupait de coudre pratiquement tous les vêtements des villageois.

Elle observa l'un des épouvantails, sourit à l'aspect tendre et naïf de ce personnage de paille, et se détourna afin de rentrer chez elle. Le chemin n'était pas long, heureusement. Il fallait qu'elle remonte le champ, pénètre dans la forêt orangée, traverse les vestiges de l'ancien rempart du village, et franchisse la porte du nouveau. Son village, Whisperhood, était érigé au beau milieu de la forêt, et de

nombreuses croyances hantaient ses habitants. C'était pour cette raison que, normalement, Léana n'était pas autorisée à s'aventurer seule dans la forêt. Et encore moins dans les champs. Mais elle ne croyait pas en tout ceci. Pour elle, il s'agissait de légendes, qu'elle n'avait jamais pris le temps de connaître. Tout ce qu'elle savait, c'était qu'un soi-disant danger les guettait, la nuit, hors des remparts du village. Mais d'après ses parents, les morts survenant dans la forêt avaient grandement diminué, sinon disparu, depuis une vingtaine d'années.

La jeune fille se passa la main dans les cheveux, souleva les pans de sa robe afin de ne pas se prendre les pieds dedans, et fit volte-face. L'aube laissait place au soleil. Les contrastes devenaient, quoique toujours aussi beaux, moins intéressants. Marchant d'un bon pas, elle pénétra déjà dans la forêt rousse. Cette forêt n'était pas effrayante, du moins, pas de la façon dont elle la connaissait, et elle ne parvenait pas à se ranger aux avis des autres, qui tendaient à l'empêcher de s'y aventurer. De toute manière, même si on l'attachait à l'un des bœufs de son père, elle irait tout de même, et tant pis s'il fallait qu'elle traîne la bête derrière elle.

Elle repoussa une branche, et s'infiltra parmi les feuilles. Les arbres étaient bien espacés, ce qui lui permettait de sillonner aisément entre eux et leurs branches, bien qu'une araignée ou un insecte quelconque la repoussât quelquefois. La brume, par contre, semblait se plaire entre ses barrières rugueuses, puisqu'il était rare de la voir quitter les jambes des âmes de la nature. Même en été.

Déjà, Léana percevait les ruines de l'ancien rempart. Il n'en restait que la porte, en pierre grossière dans les tons bruns, d'un style celtique traditionnel. Juste une porte, plantée au milieu d'un approximatif chemin de terre recouvert de feuilles rosées et jaunies, et même s'il était aisé de passer à côté d'elle, la jeune fille s'amusait à se faufiler sous l'arche, histoire d'honorer les morts qui avaient succombé hors de ces murs.

C'était peut-être idiot, mais cela faisait partie de son rituel. Elle poursuivit son chemin en frôlant la pierre sombre de la paume de sa main, repoussant un frisson lorsque l'une des roches brisées lui griffa légèrement la peau. L'agitation dans le village s'entendait déjà, et elle espéra ne pas être en retard. En accélérant le pas, elle aperçut le boulanger, le premier à se lever, tractant déjà les premières brouettes de

farine de la journée, ainsi que le cordonnier frotter son cuir afin de le détendre, et le cliquetis du fer frappé chez le forgeron lui parvint.

Elle se pressa un peu plus en attrapant sa robe, et franchit enfin les portes de son village. La vraie porte, la récente. Celle qui était toujours fermée au coucher du soleil, et levée lorsque les heures les plus sombres s'atténuaient. En général, c'était le boulanger qui relevait la grille. Personne n'avait besoin d'aller dans la forêt ou dans les champs si tôt, mais Léana le soupçonnait de l'ouvrir afin de lui rendre service, comme si de rien n'était. Lorsqu'elle s'échappait de chez elle pour effectuer ses balades matinales et quotidiennes, elle n'empruntait jamais la porte du village.

Elle avait trouvé une solution bien plus simple et discrète. Le forgeron possédait un bon nombre d'outils et de tables usées dont il ne se servait plus, entassés sur le côté de sa maison. Elle n'avait qu'à grimper ces escaliers alternatifs, s'agripper au toit, et, comme la maison du forgeron se trouvait contre le rempart, il lui suffisait de l'enjamber et de se laisser tomber de l'autre côté afin d'arriver dans la forêt.

Léana remontait l'allée principale de son village, afin de se rendre sur la place du marché. Là-bas, les marchands

devaient déjà être en train de s'installer, et elle avait bon espoir de se faire offrir quelques pommes, histoire de justifier son absence au réveil de sa mère. Elle adressa, au passage, un signe de la main à Ingrid, l'une de ses amies, et s'engagea à droite, parmi les vapeurs que dégageaient les chevaux, sagement gardés dans l'écurie des semeurs. Malgré l'heure matinale, un brouhaha de foule et de pas résonnait dans le village. Le raccourci qu'elle empruntait n'était pas une allée, mais un simple espace entre deux maisons. Celle des semeurs, et celle du boucher, qui découpait ses cochons dès le matin. Il n'était pas forcément facile de s'y avancer, mais il conservait le mystère brumeux que la jeune fille découvrait le matin, dans les champs et la forêt, tout en offrant un accès direct sur la place. C'était pour cela qu'elle préférait s'y glisser, plutôt que d'avoir à subir l'effervescence des allées.

Les senteurs du marché commençaient déjà à lui parvenir moins timidement, lorsque la jeune fille quitta son raccourci et déboucha sur la place du village. Elle observa avec intérêt chaque villageois proposant sa marchandise ou sa contribution, et se dirigea vers le stand de fruit. C'était Mallow qui le tenait, puisque son père était arboriculteur, et

qu'il possédait un verger. Son ami était plutôt grand, l'expression naïve, mais le caractère bien trempé, les cheveux auburn et les yeux bruns. Elle s'avança vers lui, un grand sourire aux lèvres et s'appuya innocemment sur le stand de bois en le fixant d'un air détaché.

— Encore tes escapades ? Lui demanda Mallow.

Elle hocha la tête discrètement, et le jeune homme soupira d'un air désespéré.

— Bon... dit-il, comprenant ce qu'elle attendait de lui. Mais il faudra que tu arrêtes, à l'avenir. Ou que tu les payes.

Il se pencha afin de récupérer quelque chose en dessous du stand, là où le regard de la jeune fille ne pouvait s'infiltrer, et en sortit un sac rempli de pommes bien rouges.

— Merci Mallow, lui répondit Léana en attrapant le sac de ses deux bras. Tu sais bien que je te revaudrais ça.

Il lui adressa un signe de la main, comme pour lui demander de filer avant qu'il ne change d'avis, et se remit à disposer les fruits sur l'étalage. Le sac qu'il lui avait donné n'était pas lourd, mais Léana pouvait tout de même sentir son poids, et une crampe au bras la contraignit à faire une pause.

Mallow était l'un de ses amis. Lorsqu'ils avaient encore l'âge de recevoir l'éducation obligatoire, ils se trouvaient dans la même classe, avec Ingrid et Peter. Tous avaient 17 ans.

C'était un âge important, au village, mais Léana ne savait pas exactement pourquoi. Et puis, elle n'allait avoir 17 ans que dans deux jours. D'après ce que lui avaient dit ses amis, une étonnante révélation leur était dévoilée, le soir de leur fête. Elle s'attendait à quelque chose de fantastique, et ne put s'empêcher de sourire en imaginant quelques secrets amusants.

Elle récupéra le sac de pommes que lui avait offert Mallow en guise d'excuse, et se dirigea vers sa maison. Elle ne se trouvait pas loin de la place. À deux pas, même. C'était une agréable maison, faite de rondin de bois, comme le reste du village. Au sommet de celle-ci, à l'inverse des autres habitations, le toit ne prenait pas la majorité de l'espace, et ne revenait pas jusqu'au sol. Léana était issue d'une grande famille, et la bâtisse était donc construite sur plusieurs étages, afin d'abriter sa mère, son père, sa jeune sœur de 14 ans, et son grand-père. Des piliers en bois s'élevaient du sol pour soutenir cette importante structure, et

quelques marches irrégulières permettaient d'accéder à la porte d'entrée.

Sa mère s'évertuait à vouloir égayer le pied de la façade à l'aide de fleurs, même si elle ne parvenait jamais à les garder fraîches plus de deux semaines. Elles devenaient fanées et rabougries, à cause du manque d'eau. Sa mère était une véritable tête en l'air, et oubliait toujours d'effectuer les tâches ménagères principales. C'était, du coup, souvent sa sœur Abella qui s'en occupait. Léana aurait pu s'y affaïrer, mais il semblerait qu'elle ait hérité de la mémoire fugace de sa mère, et oubliait inévitablement les tâches qu'elle lui déléguait. Cela faisait d'ailleurs le plus grand malheur de son père. Il était persuadé qu'aucun mari ne voudrait d'elle si elle continuait d'agir de cette manière.

Amusée, la jeune fille lança un regard aux fleurs fanées et roussies, elles aussi, par l'automne, et poussa la porte de sa maison. Une agréable odeur de pain frais, qu'Abella venait sans doute d'acheter, se répandait dans la pièce à vivre, celle à laquelle on accédait en premier. Il y avait, dans un coin, un feu qui propageait une épaisse fumée, évacuée par des ouvertures situées sur le toit. Au centre, une table basse se dressait, et servait à diverses activités, comme les

repas, le tissage pour sa mère, et le travail d'école que devait effectuer sa sœur. Tout le monde était déjà attablé pour le petit déjeuner, sauf son grand-père. Des peaux de bêtes leur servaient de sièges, pour s'attabler, et leur vaisselle ne représentait que quelques plats en terre cuite, plus ou moins grands et plus ou moins profonds, ainsi que des verres en métal sculptés par le forgeron.

Soulagée de pouvoir enfin s'en débarrasser, elle posa lourdement le sac de pommes sur le sol, près de la porte, et adressa un signe timide à ses parents et à sa sœur, qui la regardaient avec insistance.

— J'ai acheté des pommes à Mallow, mentit-elle afin de justifier son absence. Je vais faire un brin de toilette, je reviens.

Son père émit une sorte de grognement afin de lui signifier qu'il sentait le mensonge, tandis que sa mère insista pour recevoir un baiser sur le front. Elle l'embrassa, roula des yeux en apercevant, sur la table, son assiette déjà remplie de pain et d'avoine baignée dans du lait de vache, et se détourna en ébouriffant les cheveux roux et bouclés de sa sœur. Celle-ci râla, mais ne fut pas en mesure de lui adresser de réelles menaces à cause de sa bouche pleine.